



LE FAIT DU JOUR

TÉMOIGNAGES | Pourquoi elles quittent l'Éducation nationale

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS POUPEAU

IL Y EN AVAIT 560 il y a dix ans, elles sont passées à 1 648 l'an dernier, selon les derniers chiffres dont dispose le ministère. Les démissions sont un des signes du manque d'attractivité du métier. Margot, Maylis, Amélie Claire : ces professeures de moins de 40 ans nous expliquent pourquoi elles ont décidé de renoncer.

« Triste paie »

Margot, 27 ans
Après avoir négocié, en vain, un détachement, Margot s'est résolue à claquer la porte de l'Éducation nationale. Situation ubuesque puisque, au lieu de se priver temporairement de cette institutrice de 27 ans, l'académie de Versailles, déjà déficitaire en personnel, doit gérer un départ sec. Outre l'envie de vivre son rêve américain, dit Margot, son ras-le-bol a été nourri par une « triste paie » : 1 800 €. « Marre de calculer jusqu'à la fin du mois », résume-t-elle. Pour compléter, la jeune femme assurait « l'étude chaque jour jusqu'à 18 heures ». Résultat : 300 € supplémentaires. Mais même avec ce bonus, elle n'a jamais pu se payer un voyage outre-Atlantique, où elle s'est installée début août pour au moins trois ans. Recalée par le lycée français de New York, elle a réussi les entretiens dans une école maternelle privée de Berkeley, en Californie,

où elle « gagnera beaucoup mieux » sa vie, dit-elle, sans vouloir donner davantage de précisions.

« Sans moyens, c'est impossible »

Claire*, 33 ans
La rupture conventionnelle de cette prof de maths et sciences en lycée pro a été acceptée en juillet. Depuis six mois, Claire était en arrêt, victime d'un burn-out. Arrivée au bout de ce qu'elle pouvait donner à une institution « qui demande toujours plus, avec toujours moins ». En premier lieu : des classes surchargées, même en lycée pro, où « le public nécessite davantage d'attention ». Sur ses 28 élèves, « la moitié présentait un trouble déficitaire de l'attention », raconte Claire. Sauf qu'elle, comme la majorité de ses collègues, n'est « pas formée » à ces difficultés et n'a reçu aucune aide pour les prendre en charge. « Pendant des mois, j'ai exigé de certains qu'ils aillent au tableau sans savoir que c'était incompatible avec leur trouble », regrette Claire, qui « craque » au bout de quelques mois, après avoir « fait office d'infirmière scolaire, médecin, psy »... D'ici quelques semaines, elle lance sa boulangerie au levain au sein d'une coopérative agricole. Un projet « tout en douceur », précise-t-elle, pour enfin trouver « la sérénité ».

« Un métier épuisant »

Maylis, 34 ans
Elle aussi est un visage bien connu des profs 2.0. Sous le pseudo « Madame Mais », Maylis conte parfois sa vie d'institut parisienne à ses quelque 19 000 abonnés. Des messages sans filtre qui ont traduit, ces derniers mois, l'intense fatigue d'une prof également maman de jumelles de 5 ans. « Ce métier, il faut le faire pour vraiment le comprendre. À chaque seconde, nous sommes sollicités, interpellés. Quand vous vous êtes couché tard un jour, impossible, le lendemain, d'avoir un coup de moins bien. Les trente gamins sont là, et ils ont besoin de vous », résume l'ex-intermittente du spectacle, aujourd'hui « épuisée émotionnellement et physiquement ». Le Covid, son distanciel, ses 60 protocoles sanitaires « n'ont pas aidé ». De quoi impacter sa vie personnelle : « Le soir, je n'ai plus de réserves pour mes filles », se désole-t-elle, estimant, par ailleurs, qu'un salaire de moins de 2 000 €, pour vivre à Paris, « c'est injouable ». Tout récemment, elle s'est donc mise en disponibilité de l'Éducation nationale et a dit oui à Classroom, une start-up qui a créé une application de lien entre parents et profs, dont elle sera responsable éditoriale. Immédiatement vilipendée sur Twitter par des collègues, elle ne regrette pas : « J'étais arrivée au bout, soufflé-t-elle. Ce quotidien me bouffait... »

« Je ne voulais pas

faire ça toute ma vie »

Amélie, 36 ans
Cette prof des écoles le jure : elle ne part pas « fâchée » avec l'Éducation nationale. Il y a dix ans, cette comptable de formation passe le concours pour découvrir le métier « sur le terrain » tout en sachant qu'elle « ne ferai[t] pas ça toute [s]a vie ». Elle adore. « C'est passionnant, très humain... mais difficile », décrypte-t-elle. Absence de remplaçants, de temps pour les programmes et d'AESH (accompagnants des élèves en situation de handicap) : pas de quoi tuer son quotidien, mais quand même « une partie de l'explication de mon départ », précise celle qui a bénéficié d'une rupture conventionnelle. Sur-tout, elle part pour voir d'autres horizons... vers un métier passion : Amélie va suivre une formation de coordinatrice d'actions humanitaires pour, dans quelques mois, faire de la gestion de crise à l'international.

* Le prénom a été changé.

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

L.P. PHILIPPE DE FOULQUIET



LP//FRED DUGIT



LP//JEROME CHABANNE

Burn-out, envie d'un nouveau départ... Margot, Maylis et Amélie (*de haut en bas*) ont choisi de renoncer au métier de prof.

